

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove**

**Richardson, Samuel**

**A Dresde, 1752**

Lettre CCXX. M. Lovelace à M. Belford.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-1824**

Cependant, te le dirai-je? Toute cruelle, toute ingrate qu'elle est à mes yeux, je crois sentir, dans quelques momens, qu'elle régné sur mon ame avec un pouvoir plus absolu que jamais.

---

LETTRE CCXX.

M. LOVELACE à M.  
BELFORD.

Wilson m'a remis une lettre en mains propres. Une lettre! Elle est de Miss Howe à sa cruelle amie. Je n'ai pas fait scrupule de l'ouvrir. C'est un miracle que je ne sois pas tombé en convulsion à cette lecture; surtout en considérant quels effets une pièce si infernale auroit pû produire, si *cette Clarisse* l'avoit-reçue.

Collins l'a remise à Wilson cet après-midi, & l'a pressé particulièrement de la faire porter en toute diligence à Miss Beaumont\*. Il étoit venu ici auparavant, dans l'intention de la remettre à elle-même. On lui avoit dit, avec trop de vérité, qu'elle étoit absente; & qu'il pouvoit laisser ce qu'il avoit

\* Ces adresses sont expliquées au 3e. Tome.

avoit pour elle, avec confiance que tout lui seroit remis à son retour. Mais il n'avoit voulu se fier à personne. Il est revenu une seconde fois; & ne recevant pas d'autre réponse que la première, il a pris le parti de retourner chez Wilson & de lui laisser la lettre.

Je te l'envoie sous cette enveloppe parce qu'elle seroit trop longue à transcrire. Elle t'apprendra ce qui a conduit ici Collins. O détestable Miss Howe. Il faut absolument que je prenne quelque résolution à l'égard de cette petite Furie.

Tu me renverras sa lettre, aussitôt que tu l'auras lue. C'est ici que je t'exhorte à la lire. Evite de trembler pour moi, si tu le peux.

*A Miss* LOETITIA BEAUMONT.

*Mercredi, 7 de Juin.*

**P**eut-être vous plaignez vous, chere amie, que mon silence devient trop long. Mais depuis ma dernière lettre, j'en ai commencé deux en différens tems, toutes deux fort longues, & je vous assure assez vives; animée comme je l'étois contre l'abominable personnage avec qui vous êtes, surtout après avoir lû la vôtre du 21 de Mai.

Mon dessein étoit de garder la première ouverte, jusqu'à ce que je fusse en état de vous apprendre le progrès de mes soins du côté de Madame Townsend. C'étoit quelques jours avant que j'aie pû voir cette femme. Aiant eu tems, dans l'intervalle, de relire ce que j'avois écrit, j'ai cru devoir mettre cette lettre à part, & vous écrire d'un stile plus moderé, dans la crainte que vous ne blâmassiez la liberté de quelques-unes de mes expressions, ou, si vous voulez, de mes *exccrations*. Ensuite, lorsque la seconde étoit déjà fort avancée, le changement de vos propres idées, à l'occasion de Miss Montaigu & de vos nouvelles espérances, me l'a fait mettre à part aussi. Je suis demeurée incertaine; & je penchois même à tout suspendre jusqu'à la décision de votre sort, que je ne pouvois croire fort éloignée. Peut-être me ferois-je arrêtée à cette resolution, d'autant plus que suivant vos lettres les apparences devenoient plus favorables de jour en jour; si je n'avois reçu, depuis vingt-quatre heures, des éclaircissements qui sont de la dernière importance pour vous.

Mais il faut que je m'arrête ici, & que je fasse un tour ou deux dans ma chambre, pour contenir la juste indignation qui se commu-  
nique-

niqueroit à ma plume, dans le recit que j'ai à vous faire.

\* \* \*

Je ne me sens pas assez maîtresse de moi. D'un autre côté ma mere est sans cesse en mouvement, les yeux ouverts sur toutes mes actions, comme si j'écrivois à un homme. Cependant je veux essaier si je suis capable d'un peu de moderation.

Les femmes de la maison où vous êtes... ah ma chere! les femmes de cette maison... Mais vous n'en avez jamais pensé fort avantageusement, ainsi vous ne sauriez être fort surprise... & vous n'auriez pas fait un long séjour avec elles, si l'espérance de prendre bientôt une maison à vous, ne nous avoit rendue moins inquiète & moins curieuse sur le fond de leur caractère & de leur conduite. Cependant, il seroit à souhaiter aujourd'hui que vous les eussiez observées de plus près. Mais je vous cause de l'impatience. En un mot, ma chere, vous êtes certainement dans une maison infernale. Soiez sure que la Vieille est une des plus misérables femmes qui soient au monde. Et vous ne la connoissez pas sous son vrai nom; comptez là-dessus. Elle ne s'appelle pas Sinclair. La rue où elle demeure n'est pas la rue de Dou-



vres. N'êtes-vous donc jamais partie seule, & n'avez-vous pas changé de voiture pour revenir? je ne me souviens pas à la vérité que vous me l'aiez marqué. Vous n'auriez jamais retrouvé votre chemin, en nommant, ou la Sinclair, ou la rue.

Votre Monstre ne seroit peut-être pas inexcusable de vous avoir tenue dans cette erreur, si la maison étoit honête, & s'il ne s'étoit proposé que de vous mettre à couvert de la violence de votre famille. Mais il me semble que cette imposture a précédé le complôt de votre frere. Ainsi ses intentions ne peuvent être excusées; & quelque jugement qu'on doive porter aujourd'hui de ses vûes, elles ne pouvoient être alors que celles d'un infâme.

\* \* \*

Que je regrette amèrement de m'être laissée engager, d'un côté par vos excès de délicatesse, & de l'autre par la tyrannie de ma mere, à demeurer tranquille, avant que d'avoir su directement votre adresse! Je m' imagine même que la proposition de faire passer nos lettres par une main tierce est venue de lui; & que vous n'y avez consenti, comme moi, que pour me mettre en état de répondre que je ne savois pas où vous adresser

les

les miennes. Foible & vaine considération ! j'ai honte de moi-même. Quand cette raison auroit eu d'abord quelque force, devoit-elle me faire persister dans la même folie, lorsque je vous ai vû du dégoût pour votre logement, & lorsqu'il a commencé à chercher des prétextes pour ses délais ? Mais la maison, qu'il vous proposoit dans le même tems, nous a menées l'une & l'autre comme deux folles, attachées au même cordon. En vérité, ma chere, cet homme est tout ce que je connois de plus infame & de plus méprisable. Combien n'aura-t'il pas ri de votre crédulité & de la mienne !

Cependant, qui se seroit imaginé qu'un homme fort bien établi dans le monde, & de quelque reputation, (je parle de Doleman, & non assurément de votre monstre) autre-fois libertin à la vérité, (car je n'ai pas attendu si longtems à m'informer de son caractère) marié à une femme de bonne maison, relevant d'une attaque de paralysie, & par conséquent revenu, comme on devoit le croire, de ses anciens désordres, fut capable de recommander une telle demeure, à un homme de la naissance de Lovelace, pour y conduire, pour y loger sa femme !

\* \* \*

Je-



J'écris peut-être avec trop de violence. Mais quel moien d'être plus modérée? Cependant je quitte la plume à chaque minute, dans le dessein de laisser reposer un peu ma bile. Et puis ma mere revient sans cesse & ne se lasse pas de me tourmenter. Elle me demande si je n'ai rien de mieux à faire que de relire vos anciennes lettres; c'est le prétexte que j'emploie pour me procurer quelques momens de liberté. Je crains de m'emporter contre elle, la première fois que je l'entendrai à ma porte.

A présent, je ne fais pas où recommencer. J'ai tant de choses à vous écrire, si peu de tems, de si fortes raisons d'impatience! Mais il faut vous apprendre d'où sont venues mes nouvelles lumières.

Miss *Lardner*, que vous avez vûe plusieurs fois chez sa cousine Bidulph, vous a reconnue dans l'Eglise de St. James. Elle y étoit, comme vous, il y eût Dimanche huit jours. Sa surprise lui fit tenir les yeux sur vous pendant tout l'Office. N'ayant pû rencontrer les vôtres, quoiqu'elle vous ait saluée deux ou trois fois, elle se proposoit de vous faire compliment sur votre mariage en sortant de l'Eglise; car elle ne doutoit pas que vous ne fussiez mariée, sur cette seule raison qu'elle  
vous

vous voioit seule à l'Eglise. Tout le monde, dit-elle, n'eût d'attention que pour vous; tribut ordinaire de tous ceux qui vous voient. Comme vous étiez plus près qu'elle de la porte, vous vous retirâtes avant qu'elle pût vous joindre. Mais elle chargea son Laquais de vous suivre jusqu'à votre maison. Il vous vit entrer dans une chaise, qui vous attendoit; & vous ordonnâtes aux Porteurs de vous mener où ils vous avoient prise.

Le jour suivant, Miss Lardner, par un pur mouvement de curiosité, renvoia le même homme, avec ordre de s'informer si M. Lovelace étoit avec vous dans la même maison. L'éclaircissement qu'elle reçut, lui parut fort étrange. Son Messager lui rapporta, d'après plusieurs personnes, que la maison étoit suspecte, & passoit dans le voisinage pour une de ces retraites libres où l'on ne se refuse aucun plaisir. Dans l'étonnement d'un recit sans vraisemblance, Miss Lardner recommanda le silence à son Laquais: mais elle chargea de la même commission un honnête homme de ses amis, qui lui confirma bientôt que malgré quelque air de décence établi dans cette maison, elle n'étoit habitée que par des femmes galantes, qui avoient leurs amans habituels, ou qui cherchoient à s'en

s'en procurer, & que celle qui la tenoit sous son nom vivoit de cet honnête commerce.

Dites, ma chere amie! ne parlerai-je pas de votre monstre avec execration? Mais les expressions sont foibles. Que puis-je imaginer d'assez fort, pour exprimer mon horreur!

Miss Lardner a gardé le secret pendant quelques jours, sans savoir à quoi se déterminer. Elle vous aime. Elle est remplie de tendresse & d'admiration pour vous. Enfin, elle l'a confié, par une lettre, à Miss Bidolph; qui dans la crainte de me faire tourner l'esprit en me l'apprenant sans précaution, l'a communiqué à Miss Lloyd. Ainsi, comme la plûpart des nouvelles scandaleuses, il n'est venu à moi qu'après avoir passé par divers canaux; & je n'en suis informée que depuis Lundi dernier.

A ce terrible recit, je me suis crue prête à tomber sans connoissance. Mais, la rage soutenant mes forces, j'ai conjuré Miss Lloyd d'exiger le secret de nos deux amies. Je lui ai dit, que je ne voudrois pas pour l'empire du monde que ma mere, ni personne de votre famille en eut la moindre connoissance: & sur le champ, j'ai chargé un homme de confiance, de prendre des informa-

formations sur la personne & le caractère du Capitaine Tomlinson.

L'idée m'en étoit déjà venue; mais cette curiosité me paroissant inutile, parce que vous commenciez à vous louer de vos espérances, & ne soupçonnant rien moins que l'infamie de votre demeure, j'avois suspendu mes résolutions. Ce qui est à présent certain pour moi, c'est que dans l'espace de dix milles à la ronde, il n'y a personne autour du Château de votre oncle qui soit connu sous le nom de Tomlinson. Faites fond là-dessus. On a trouvé un *Tomkins*, à quatre milles du Château; mais c'est un pauvre laboureur; & de l'autre côté un *Thompson*, à cinq ou six milles, qui n'est qu'un Maître d'Ecole, pauvre & d'environ soixante-dix ans. Un homme de huit cens livres sterling de rente ne peut se transplanter d'un Comté dans un autre, sans être connu de quelqu'un; & ces changemens sont toujours une nouvelle publique. On pourroit faire sonder de loin la femme de Charge de votre oncle, avec laquelle on assure qu'il vit assez familièrement. Ces vieux garçons n'ont ordinairement rien de réservé pour l'objet de leurs affections. Mais en supposant qu'il fasse un secret du traité à Madame *Hodges*, il est impossible qu'elle n'ait pas vû quelquefois, au  
Cha-



Château, un homme qui se donne pour un de ses meilleurs amis, ou qu'elle n'ait pas du moins entendu parler de lui, quelque peu de séjour qu'il ait fait dans le canton.

Cependant cette histoire paroît si plausible! Tomlinson, suivant le portrait que vous en faites, est un si bon, un si galant homme! Le fruit qu'ils auroient à tirer de leur imposture si peu nécessaire, supposé que Lovelace eût des vûes infames, & dans la maison où vous êtes! La conduite que votre monstre a tenue avec lui, si brusque & si impérieuse; sa réponse, si ferme & si mesurée! D'ailleurs, ce qu'il vous a communiqué de la negotiation d'Hickman & de Madame Norton, avec plusieurs circonstances que le misérable Joseph Leman n'a pû reveler; ses instances au nom de votre oncle, pour savoir le jour de votre mariage, qui ne peuvent recevoir aucun mauvais sens; la proposition qu'il vous fait de la part de votre oncle, dans la vûe de persuader au public que vous êtes mariés depuis le premier jour que vous avez habité la même maison; la précaution d'exiger que la cérémonie ait pour témoin une personne de confiance, une personne nommée par votre oncle: toutes ces considérations ensemble me portent quelquefois à chercher des explica-

plications supportables ; quoique si confon-  
due par un grand nombre d'apparences, que  
j'en reviens toujours à détester le double  
monstre dont les inventions & les ruses nous  
donnent tant d'exercice, sans aucun moien  
de pénétrer absolument le fond du mystère.

La conjecture à laquelle je m'attache le  
plus, c'est que Tomlinson, tout spécieux  
que sont les dehors, n'est qu'une machine  
de Lovelace, employée dans quelque vûe  
qui n'a point encore éclaté. Il est sûr du moins  
que non-seulement Tomlinson, mais aussi  
Mennel, qui vous a vûe plusieurs fois dans  
le lieu où vous êtes, ne peuvent ignorer que  
c'est une maison où l'honneur n'est pas con-  
nu. Ainsi que pouvez-vous penser du té-  
moignage favorable que Tomlinson rendoit  
à vos femmes, sur tout après des informa-  
tions supposées ? Lovelace ne peut l'ignorer  
non plus ; & quand il ne l'auroit pas su avant  
que de vous y avoir menée, il ne doit pas  
avoir été longtems à le decouvrir. Qui fait  
si ce n'est pas la compagnie même qu'il y a  
trouvée, qui lui a fait prendre le parti de s'y  
arrêter ? Cette raison explique assez tout ce  
qu'il y a d'étrange dans ses délais, lorsqu'il  
dépendoit de lui de s'assurer promptement  
une femme telle que vous. Ma chere, ma  
chere, cet homme est corrompu jusqu'au

T. V. P. I.

K

fond



fond du cœur. C'est un misérable, sous quelque jour que je me le représente: & ce Doleman est sans doute un autre de ses sup-pots. La corruption des mœurs a si bien accoûtumé une grande partie de l'autre sexe à regarder comme un badinage la ruine des jeunes personnes du nôtre, qu'il doit paroître moins surprenant que honteux, qu'entre les gens même de quelque apparence, il s'en trouve de toujours prêts à seconder les vûes déréglées des libertins d'une certaine distinction, lorsqu'ils en espèrent quelque chose pour leur fortune ou pour leur avancement.

Mais puis-je croire, me demanderez-vous avec indignation, que Lovelace ait formé des vûes contre votre honneur?

Qu'il en ait formé, c'est de quoi je ne saurois douter, quand elles ne subsisteroient plus, depuis que je fais dans quelle maison il vous a logée. Cette découverte est une clé, qui m'ouvre tous les détours de sa conduite.

Permettez que je jette un coup d'œil sur le passé.

Nous savons toutes deux que l'orgueil, la vangeance, & la passion de marcher par des routes nouvelles, sont les principaux ingrédients qui composent le caractère de cet archi-libertin.

Il hait toute votre famille, à l'exception de vous; & je crois m'être apperçu plusieurs fois qu'il étoit humilié de se voir forcé par l'amour à fléchir devant vous, parce que vous êtes une Harlove. Cependant le Misérable est un vrai Sauvage en amour. Cette passion, qui humanise les ames les plus féroces, n'a pas été capable de subjuguier la sienne. Son orgueil, & la réputation qu'il s'est acquise par un petit nombre de bonnes qualités qui se trouvent mêlées parmi ses vices, l'ont accoutumé à se voir trop bien reçu de notre sexe léger, aveugle, inconsidéré, pour s'être jamais fait une étude de l'assiduité & de la complaisance, ou d'assujétir ses passions déréglées.

Son animosité, contre tous les hommes & contre une femme de votre famille, n'est pas tout-à-fait sans fondement. Il a toujours fait voir, & même à ses propres parens, que l'intérêt de son orgueil lui est plus cher que celui de sa fortune. Il fait profession de haïr le mariage. Il aime l'intrigue. Il a l'esprit fertile en inventions, & l'impudence d'en faire gloire. Il n'a jamais pû vous arracher une déclaration d'amour; & jusqu'à la persécution de vos sages parens, il n'avoit pû parvenir à vous faire recevoir ses soins à titre d'Amant. Il savoit que vous condamnerez



ouvertement ses mœurs; & par conséquent il ne pouvoit blamer avec justice l'indifférence & la froideur qu'il vous reprochoit d'avoir pour lui.

La crainte des accidens & le desir de les prévenir ont été vos premiers motifs, pour la correspondance dans laquelle il a su vous engager. Il n'a donc jamais dû paroître étonné de la préférence que vous donniez au celibat sur l'engagement du mariage. Il savoit que vous aviez toujours pensé de même; il le savoit, avant que ses artifices vous eussent engagées à la fuite. Qu'a-t'il donc fait, depuis cet événement, qui puisse vous avoir obligée tout d'un coup de changer de principe?

Ainsi votre conduite a toujours été régulière, soutenue, respectueuse pour ceux à qui vous devez du respect par le droit du sang; elle n'a jamais été ni prude, ni coquette, ni tyrannique pour lui. Il étoit convenu de se soumettre à vos loix, & de faire dépendre votre faveur de sa reformation. A la vérité, moi que vous faisiez lire dans votre cœur, quoique vous ne m'appriessiez pas vous-même tout ce que j'y découvrois, j'ai vû clairement que l'amour avoit commencé de bonne heure à s'y établir; & vous l'auriez reconnu plutôt, si vos alarmes continuelles  
&

& sa conduite impolie ne vous avoient tenu le bandeau sur les yeux.

Je savois, par expérience, que l'amour est un feu, avec lequel on ne badine pas impunément. Je savois que la familiarité d'une correspondance n'est jamais sans danger entre deux personnes de différent sexe. Un homme qui prend la plume pour écrire, doit être capable d'art, s'il n'est pas corrompu au fond du cœur. Une femme qui écrit ce qu'elle a dans le cœur à un homme versé dans l'art de tromper, ou même à l'homme du meilleur caractère, lui donne sur elle un extrême avantage.

Comme la vanité de votre Monstre lui a toujours persuadé qu'une femme ne peut lui résister lorsqu'il se présente avec des vûes honorables, il n'est pas surprenant qu'il se soit revolté comme un Lion pris dans les toiles, contre une passion que vous n'avez païée d'aucun retour. Et comment auriez-vous pû marquer du retour à un esprit si fier, qui vous avoit enlevée malgré vous par un lâche artifice; sans approuver ce même artifice que vous condamnâiez dans le cœur?

Ces réflexions, peut-être, font trouver moins de peine à concevoir, comment il est possible qu'un Misérable tel que lui, ait repris ses anciennes préventions contre le ma-

riage, & soit revenu à sa passion favorite, qui a toujours été la vengeance. Il me semble que c'est la seule explication qu'on puisse donner aux horribles vûes, qui l'ont porté à vous conduire dans le lieu où vous êtes. Tout le reste ne se trouve-t'il pas expliqué aussi naturellement par les mêmes suppositions? Ses délais; ses manières chagrines; l'adresse avec laquelle il a trouvé le moien de s'établir dans la même maison; celle de vous faire passer pour sa femme devant vos Hôteses, avec quelque restriction à la vérité, mais dans l'espoir sans doute, l'infame qu'il est! de vous prendre quelque jour avec avantage: la partie de souper avec ses compagnons de debauché; l'entreprise de vous faire partager votre lit avec cette Miss Partington, projet que je crois sorti de sa tête, & qui couvroit quelques détestables vûes; les alarmes qu'il vous a causées plusieurs fois; son obstination à vous accompagner à l'Eglise, dans la crainte apparemment que vous ne pûssiez découvrir avec quelles gens vous viviez, enfin l'avantage qu'il a tiré du complôt de votre frere.

Voiez, ma chere, si toutes ces conséquences ne suivent pas, comme d'elles-mêmes, de la découverte de Miss Lardner. Voiez s'il ne demeure pas évident que ce monstre, auquel

auquel mon embarras m'a fait quelquefois donner le nom de fou & d'étourdi, étoit au fond le plus infâme de tous les humains.

Mais si je raisonne juste, demanderoit ici une personne indifférente, à quoi devez-vous jusqu'aujourd'hui votre conservation? Excellente fille! A quoi, moralement parlant, si ce n'est à votre vigilance! à la majesté de votre vertu! à cette dignité naturelle, qui dans une situation si difficile, sans amis, sans secours, passant pour mariée, environnée de créatures qui se font un jeu de trahir & de ruiner l'innocence, vous a rendue capable de contenir, d'épouvanter, de confondre le plus dangereux des libertins, le moins capable de remords, comme vous l'avez observé vous-même, le plus inconstant dans son caractère, le plus rusé dans ses inventions, secondé d'ailleurs, soutenu, excité, comme on n'en sauroit douter, par la force du conseil & de l'exemple! votre *dignité*, dois-je répéter, cet *héroïsme*, je veux lui donner ce nom, qui s'est montré à propos dans tout son lustre, mêlé de cette condescendance obligeante & de cette charmante douceur qui en tempèrent la majesté, lorsque vous avez l'esprit libre & tranquille.

\* \* \*

K 4 Mais

Mais actuellement, ma chere, j'apprehende que le danger n'augmente beaucoup, si continuant de demeurer dans cette redoutable maison, vous n'êtes pas mariée avant la fin de la semaine. Mes alarmes ne seroient pas si vives pour vous dans tout autre lieu. Je suis persuadée, après les plus serieuses reflexions, que le Misérable est enfin convaincu qu'il ne trouvera jamais votre vigilance en défaut; que par conséquent, s'il n'obtient pas de nouvel avantage sur vos sentimens, il est resolu de vous rendre la foible justice qui est au pouvoir d'un homme de son caractère. Il y est d'autant plus porté, qu'il voit toute sa famille engagée fort ardemment dans vos intérêts, & que le sien ne lui laisse pas d'autre choix. Et puis, l'horrible monstre vous aime à sa manière, plus qu'il n'est capable d'aimer toute autre femme; vous aime, c'est-à-dire, du même amour qu'Herode avoit pour sa Mariamne. Je n'ai pas le moindre doute sur ce point; & j'en conclus qu'à présent du moins, il est probablement de bonne foi.

Comme j'ai lieu de juger, par les lumières que vous m'avez données sur votre situation, que de quelque nature que soient ses desseins, ils ne peuvent éclore qu'après le  
reful-

resultat de ce nouveau complôt dans lequel Tomlinson & votre oncle se trouvent mêlés, j'ai pris du tems pour diverses recherches. C'est un complôt, je n'en puis douter; dans quelques vûes que cet obscur, cet impénétrable Esprit l'ait formé.

Cependant j'ai vérifié que le Conseiller Williams, qui est connu de M. Hickman pour un homme fort distingué dans sa profession, a presque mis la dernière main au contract; qu'on en a tiré deux copies, dont l'une, suivant le témoignage du Secrétaire, doit être envoyée au Capitaine Tomlinson: & j'apprens, avec la même certitude, qu'on a sollicité plus d'une fois les permissions Ecclesiastiques & qu'on y a trouvé des difficultés, dont Lovelace a paru fort chagrin. Le Procureur de ma mere, qui est intime ami du sien, a tiré ces éclaircisssemens en confidence. Il ajoute, que vraisemblablement la haute naissance de Lovelace fera lever les obstacles.

Mais je ne veux pas vous déguiser le sujet de mes alarmes; après vous avoir fait observer que votre honneur n'ayant encore souffert aucune atteinte, elles ne me seroient pas entrées dans l'esprit, si je n'avois appris dans quelle maison vous demeurez, &



si cette découverte ne m'avoit fait raisonner sur les circonstances passées.

L'état favorable de vos espérances présentes vous obligé de souffrir sa compagnie, chaque fois qu'il désire la vôtre. Vous vous trouvez dans la nécessité d'oublier, ou de feindre d'oublier les mécontentemens passés, & de recevoir ses soins comme ceux d'un amant reconnu. Vous vous exposez au reproche de pruderie & d'affectations, peut-être vous le feriez-vous à vous-même, si vous le teniez à la même distance qui a fait jusqu'à présent votre sûreté : son incommodité subite, & son rétablissement qui ne l'a pas été moins, lui ont donné l'occasion de reconnoître que vous l'aimez. Hélas ! ma chère, cette découverte n'est pas nouvelle pour moi. Vous m'apprenez qu'à chaque instant il en prend droit de pousser ses usurpations ; qu'il paroît avoir changé de naturel ; qu'il ne respire qu'amour & complaisance. C'est le loup qui s'est revêtu de la peau du mouton. Cependant il n'a pas laissé de montrer plus d'une fois les dents ; & je vois qu'il lui est impossible de cacher ses griffes. Les libertés qu'il a prises avec vous, à l'occasion de la lettre de Tomlinson, pour lesquelles vous n'avez pû vous dispenser de lui faire grace, montrent l'av-

van-

vantage qu'il croit avoir obtenu, & le pouvoir qu'il a de pousser plus loin ses entreprises. J'appréhende beaucoup qu'il n'ait introduit Tomlinson dans cette vûe ; c'est-à-dire, pour vous inspirer plus de sécurité, & pour faire l'office de médiateur si ses hardiesses devenoient plus offensantes. Le jour de la célébration n'est plus en votre pouvoir comme il devoit l'être, puisqu'il dépend désormais du consentement de votre oncle, dont il a désiré la présence à votre propre sollicitation ; desir, au reste, dont le succès me paroît fort douteux, quand toutes les apparences seroient réelles.

Dans cette situation, s'il s'échappoit à de plus grandes libertés, ne seriez-vous pas obligée de lui pardonner ? Contre une vertu si bien établie, je ne crains rien de sa malignité par les voies communes ; mais dans la maison où vous êtes, dans les circonstances où je vous vois, que je redoute la surprise ! Cet infâme libertin n'a-t'il pas déjà triomphé de plusieurs femmes dignes de son alliance ?

Quelle fera donc votre résolution, ma très-chère amie ! Que vous proposerai-je pour ressource, si ce n'est de fuir cette maison, cette infernale maison ! Ah ! puissiez-vous

vous trouver dans votre cœur la force de le fuir lui-même!

Si vous y étiez disposée, Madame Townsend seroit prête à recevoir aussitôt vos ordres. Cependant, si vous ne voyez pas de nouveaux obstacles, ou de nouvelles raisons de défiance, je suis toujours persuadée que votre réputation aux yeux du monde, je ne parle plus de votre bonheur, vous fait une loi d'être sa femme. Il est cruel, à la vérité, que pour récompense de leurs infamies, ces libertins obtiennent ce qu'il y a de plus estimable dans notre sexe, tandis que la dernière femme du monde ne leur devoit que du mépris.

Mais si vous trouvez le moindre fondement à de nouveaux soupçons, s'il cherche à vous retenir dans cette odieuse demeure, ou s'il veut différer votre départ, à présent que vous connoissez le caractère de vos femmes; fuiez, ne balancez point à fuir, de quelque espérance qu'il puisse vous flatter. Dans une de vos promenades, s'il ne se présente point d'autre voie, refusez absolument de retourner avec lui. Déclarez-lui que vous êtes informée. Ne faites pas difficulté de me nommer. Si vous jugez que les circonstances ne vous permettent pas de rompre avec lui, feignez de croire qu'il  
peut

peut ignorer ce que c'est que votre maison ; & dites-lui que je le crois moi-même : quoique de votre part & de la mienne, cette feinte doive lui paroître peu vraisemblable. La chaleur, qui est étouffante depuis quelques jours, vous offre un prétexte naturel pour lui proposer de prendre l'air. Allez votre santé : il n'osera résister à cette raison. Je fais par des voies certaines, que l'insensé projet de votre frère est abandonné. Ainsi vous n'avez rien à craindre de ce côté-là.

Si vous ne vous déterminez point à quitter votre maison, après avoir lû ma lettre, ou si vous ne cherchez pas aussitôt le moyen d'en sortir, je jugerai de l'ascendant qu'il a sur vous par le peu de pouvoir que vous avez sur lui ou sur vous-même.

Un de mes Emissaires a fait quelques recherches touchant Madame Fretchvill. Lovelace vous a-t'il jamais nommé la rue où la place qu'elle habite ? Je ne me souviens pas que vous me l'aiez marqué dans vos lettres. N'est-il pas fort étrange qu'on ne puisse découvrir ni cette femme ni sa maison, dans aucune des rues & des places où je me suis imaginée, sur quelque-une de vos expressions, qu'on devoit la chercher ? Il faut qu'il s'explique. Demandez-lui nettement le nom de la rue, s'il ne vous l'a point  
enco-

encore appris ; & ne manquez pas de m'en instruire. S'il balance à vous satisfaire sur ce point, c'est une preuve qui n'en laisse plus d'autre à desirer. N'en avez-vous pas même assez, sans cette confirmation?

Je chargerai Collins de ma lettre. Il change, pour m'obliger, le jour ordinaire de son départ : & je lui ordonne, à présent que je fais votre demeure, d'essayer s'il pourra vous remettre le paquet en mains propres. S'il n'en trouve pas l'occasion, il le laissera chez Wilson. Comme il n'est arrivé, par cette voie, aucun accident à nos lettres, dans un tems où vous aviez moins à vous louer des apparences, j'espère que celle-ci n'ira pas moins sûrement jusqu'à vous.

Dans mon premier trouble, je vous avois écrit une lettre qui ne contenoit pas vingt lignes, mais pleine d'effroi, d'alarme & d'exécutions. Ensuite, craignant qu'elle ne fit trop d'impression sur vous, j'ai pris le parti de suspendre un peu mes éclaircissements, pour me mettre en état de recueillir d'autres circonstances & d'y joindre mes réflexions. Enfin, je m'imagine qu'en vous aidant de vos propres découvertes, vous êtes maintenant assez armée pour résister à tou-

à toutes sortes d'entreprises & de complôts.

Je n'ajoute qu'un mot. Donnez-moi vos ordres, si vous me jugez propre à vous rendre le moindre service. Je mets l'opinion publique, la censure, & je crois même la vie, au-dessous de votre honneur & de notre amitié. Votre honneur n'est-il pas le mien? & votre amitié ne fait-elle pas la gloire de ma vie?

*Jeudi, à 5 heures du matin. J'ai eu la plume à la main toute la nuit.*

\* \* \*

Reprens haleine, Belford, pour lire attentivement la lettre suivante.

*A Miss HOWE.*

Que vous m'avez causé d'étonnement, ma chere amie, de trouble, de confusion, d'épouvante, par vos horribles informations! Mon cœur *est trop foible* pour soutenir cette atteinte, dans un tems où tout m'excitoit à l'espérance! lorsque ma perspective sembloit heureusement changée! Comment est-il possible que les hommes soient capables de tant de bassesse & de méchanceté!

Je

Je suis réellement fort mal. La douleur, la surprise, & je puis dire, le desespoir, l'ont emporté sur moi. Tout ce que vous m'avez donné sous le nom de conjecture, prend à mes yeux l'apparence & la force d'une cruelle réalité.

Ah ! si votre mere avoit la bonté de m'accorder la vûe de ma consolatrice ! de la seule amie qui soit capable de ranimer un peu mon courage languissant ! Mais gardez-vous, très-chere Miss Howe, de venir sans sa permission. Je suis trop mal à présent pour penser à combattre cet homme terrible, ou à fuir de cette affreuse maison ! Vous reconnoîtrez mon abattement au désordre de mes caractères. L'état où je suis fera ma fureté, s'il étoit vrai qu'il eût médité quelque infâme dessein. Pardonnez, très-chere amie, ah ! pardonnez les embarras que je vous ai causés. Tout approche de sa fin... Mais pourquoi, peine sur peine, douleur sur douleur ! Encore une fois, je vous recommande, chere Miss Howe, de ne pas penser à venir sans la participation & le consentement de votre mere.

\* \* \*

He-bien, Belford. Que penses-tu de cette lettre ? Miss Howe se met au-dessus de

de l'opinion publique & de la censure. Crois-tu qu'une lettre de ce stile n'amenera point cette petite Furie, dût-elle se mettre dans un des paniers de Collins & sa femme de Chambre dans l'autre? Elle fait à présent où s'adresser. J'ai puni plus d'une de ces petites friponnes, pour avoir porté trop loin leur curiosité; & je reduis toute leur punition à leur donner un peu plus de lumière & d'expérience. Que dirois-tu, Belford, si réussissant à faire arriver ici cette *virago*, & lui donnant quelques justes raisons d'écrire une lettre lamentable à son amie, j'étois assez heureux pour rappeler par cette voie ma belle fugitive? Pourroit-elle se dispenser de venir voir une amie, qui ne se seroit jetée dans la situation dont elle est perfidement échappée, que pour lui rendre les devoirs d'une tendre amitié?

Laisse-moi jouir de cette idée. Feraï-je partir la lettre? Tu vois qu'ayant fait contre-faire son écriture par l'adroite Sally, j'ai prévenu les objections qui pourroient lui venir à l'esprit contre l'exactitude de l'imitation. Leur dois-je à toutes deux plus de ménagement? As-tu remarqué comment cette enragée d'Howe menace sa mere. Ne mérite-t-elle pas d'être punie? & quand ma vengeance s'exerceroit sur ces deux filles autant

T. V. P. I.                    L.                    qu'el-

qu'elles ont l'imprudence de m'y exciter, serois je plus diable, plus infame, plus monstre qu'elles n'osent me nommer dans leurs lettres? Lorsque j'aurai satisfait une fois mon ressentiment, avec quelle humilité charmante ne se retireront-elles pas toutes deux dans le coin d'une Province, pour y vivre ensemble, & pour se reduire au célibat qui paroît avoir tant de charmes pour l'une & l'autre, par des motifs bien plus raisonnables que celui de leur suffisance & de leur orgueil?

Il faut que je transcrive sur le champ cette curieuse lettre. Les délibérations viendront à la suite. Cependant que m'a fait le pauvre Hickman, pour mériter ce traitement de moi? Mais ce seroit punir glorieusement la mere, de sa sordide avarice & de ses mauvaises manières pour l'honnête Monsieur Howe, qu'elle a fait mourir de chagrin. Je suis impatient, Belford, d'entreprendre ce projet. Tous les pais du monde ne font-ils pas égaux pour moi, si je suis obligé de quitter encore une fois le mien?

Mais je ne veux rien donner au hazard. On m'assure que cet Hickman est bon homme. J'aime les bonnes gens, & je ne desespère pas d'être quelque jour du nombre.

D'ail-

D'ailleurs j'ai appris de lui, depuis peu de jours, quelques particularités, qui paroissent prouver qu'Hickman a une ame: quoique j'eusse cru jusqu'à présent que s'il en avoit une, elle étoit trop enfoncée pour se faire remarquer; excepté peut-être dans quelques occasions extraordinaires, après lesquelles, il m'avoit paru qu'elle rentrait dans sa retraite *adipeuse*. C'est un homme chargé d'embonpoint. Ne l'as-tu jamais vû?

Au fond, la principale raison qui m'arrête (car le projet me tente beaucoup) c'est la crainte de voir toutes mes espérances renversées, si ma lettre n'arrivoit pas assez tôt, ou si Miss Howe prenoit du tems pour délibérer, & pour sonder les dispositions de sa mere. Il pourroit arriver qu'elle reçut dans l'intervalle une lettre de son amie. Quelque lieu que cette Beauté fugitive ait choisi pour azile, je ne doute pas que son premier soin ne soit de lui écrire. J'en conclus qu'il faut s'armer de patience, & prendre du tems pour me vanger de cette Furie. Mais malgré toute ma compassion pour Hickman (dont le caractère excite quelquefois mon envie, car c'est un de ces mortels qui mettent la stupidité en honneur dans l'esprit des meres, au grand malheur des